



# HÉCATE

FRÉDÉRIC JACCAUD

Extrait de la publication

**série noire**  
**GALLIMARD**



COLLECTION SÉRIE NOIRE  
Créée par Marcel Duhamel



FRÉDÉRIC JACCAUD

*Hécate*

Fait divers

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2014.*

Extrait de la publication

*À Paul Morand*

*Mes remerciements à Patrick Imbert*





« Vous devez en même temps tenir compte de la souplesse et de la fraîcheur de la peau (ravitaillée ou mal nourrie), ainsi que des rides du visage ; de la vivacité des yeux : l'œil hagard et vague ou distrait signifie que les facultés de la mémoire du présent sont perdues, il signifie aussi que la poitrine est faible, pas encore nécessairement malade, mais qu'il ne faut pas insister (l'affaiblissement des nerfs causé par un travail mental excessif et l'instinct de préservation produisent ensemble une certaine congestion presque permanente dans le cerveau et cette congestion a pour effet d'abord des yeux hagards, ensuite des yeux non pas luisants, mais qui brillent et le regard fixe ; ces deux derniers symptômes sont les signes précurseurs de la mort qui se produira, si le malade persiste à vivre contrairement aux besoins de la nature. Il y aurait un volume à écrire au sujet du langage des yeux). »

*Le livre du Prince Korab, 1909*



## Avertissement

À l'exception des extraits, tirés d'un article du *Monde* (« Le fait divers qui embarrasse le gouvernement slovène », 10 mars 2010), qui surplombent les chapitres, il n'y a rien, dans ce livre, qui soit issu du réel ; aucun fait, aucune personne. L'auteur se rend coupable de manipuler personnages et récit pour entraîner le lecteur dans l'obscène et l'absurde.



## *Carnage*

« C'est un fait divers hors norme, où l'horrible le dispute au grotesque. »

LJUBLJANA, 2 FÉVRIER 2010

L'apparition des trois chiens fait naître des sentiments contraires au sein de la foule. Beaucoup reculent. La plupart tendent la tête. Le cordon policier qui les tient à distance commence à se distendre. On peut lire sur les visages des signes de peur, de haine, de désir, de fascination. Les hommes tirent violemment sur les laisses pour empêcher les trois bullmastiffs d'avancer. À travers les muselières, on aperçoit les gueules massives et humides des canidés ; d'épais fils blanchâtres coulent jusqu'au sol. Les babines pendantes, qui leur donnent cet air presque triste, se

relèvent et exhibent des dents effrayantes, des canines jaunies, jusqu'à leur gencive rouge. L'un des chiens secoue la tête ; son geste entraîne l'homme qui tente de le maîtriser avec un cordon de cuir. Celui-ci fait plusieurs pas de côté, s'agite comme une poupée de chiffon. La foule recule et tend un peu plus le cou. Lorsque le chien est maîtrisé, la troupe fait quelques pas en direction du fourgon de la fourrière. Le mouvement de marche révèle la musculature cachée sous la masse carnée des canidés. Ils sont grands et lourds, comme ramassés sur eux. Les chiens avancent ; leur démarche chaloupée, la tête comme suspendue entre leurs pattes avant, qui s'agite sur un ressort de muscles puissants et leur donne un effet comique d'animaux en plastique posés sur la lunette arrière d'un véhicule, ici démenti par leur agressivité rentrée mais visible ; ils n'ont pas l'élégance des félins, cette ondulation feutrée, mais au contraire des mouvements qui expriment la force brute, la bestialité ; il s'agit de quelque chose d'ancestral qui végète au plus profond du compagnon idéal depuis toujours ; celui qu'on peut qualifier de fidèle, qui préfère le collier à la liberté, mais que l'on craint pourtant, dont on se méfie malgré tout parce qu'il occulte cette part sombre que le loup, qui déboule dans la

salle du trône pour mettre à mort le roi, exprime avec force sous la lune ; celui qui se tient debout, assis ou couché, langue pendante et qui aime se faire caresser, se met sur le dos, à la merci de son maître, ventre et testicules offerts, hante les cauchemars millénaires de l'humanité ; depuis la nuit où l'homme l'a posté à l'entrée de la caverne pour surveiller l'obscurité, pendant que la tribu se serre et tousse devant le feu de bois ; le chien rampe en silence et saigne le nourrisson, se retourne et mord la main du maître, attend patiemment la chute de l'homme pour mieux le dévorer, l'achever. Il en est un qui marche de travers ; il ne parvient plus à coordonner son arrière-train. Sa lenteur agace son pilote qui lui donne un coup de pied dans les pattes antérieures. Le chien jappe et se retourne en grognant. La foule murmure et serre les poings — Ces chiens, c'est des tueurs. Il paraît qu'ils se sont déjà attaqués à un enfant dans la rue. Cependant, le bullmastiff cesse aussitôt de gronder et baisse son crâne rectangulaire. Il est étrange que personne ne se demande pourquoi de telles bêtes se laissent ainsi contrôler par la main de l'homme. Les chiens défilent au plus près de la foule. On aperçoit alors leur pelage râpé ; des caillots de sang collés en grappes au bout des poils, des cicatrices, des ecchymoses

s'étoilent sur des zones où la peau est mise à nu. Deux chiens ont les oreilles taillées en pointe. Le troisième boite, on l'a déjà dit ; une longue balafre s'étend sur sa patte avant, quelque chose comme un élastique rétracté soulève sa peau : le tendon a visiblement été sectionné. Quelqu'un s'est évertué à cultiver la douleur sur leur corps. Alignés devant le fourgon, les chiens présentent les bourses mutilées qui pendent entre leurs jambes. Les testicules ressemblent à de vieilles pelotes d'épingles, rougies, à vif, à l'apparence de litchis amers. Les policiers entassent les bullmastiffs dans le fond du camion ; empoignés à quatre mains par la peau du dos et jetés avec violence. Les portes du fourgon claquent et mettent un terme à cette exhibition triste, où la force brute est matée par la torture. La foule commence à ressentir de la pitié pour ces molosses, mais un rugissement, dans lequel s'entremêlent plusieurs timbres, déchirant et agressif tout à la fois, ébranle l'atmosphère contemplative — Il paraît qu'un type s'est fait bouffer dans l'un des appartements là-haut. L'homme lève la tête comme d'autres fouillent la boue ; voir ; la démonstration canine a aiguisé leur goût du sordide. Les chiens hurlent et bondissent ; aux cris s'ajoute le crissement des griffes contre les parois du fourgon. Ils



bondissent et s'écrasent contre la tôle qui résonne de BONG qui font reculer la foule. Une longue respiration, unique, unanime, traverse l'assistance ; puis, le fourgon démarre. Les chiens seront euthanasiés dans l'heure.

L'un des policiers qui forment le cordon de sûreté se désolidarise et recule. Quelqu'un tente de le retenir — Qu'est-ce que tu fous ? Anton Pavlov répond qu'il revient tout de suite — Je ne supporte pas les hurlements des chiens, ajoute-t-il inutilement puisque les animaux ne sont plus présents. Il ne peut pas oublier l'empreinte douloureuse de leurs aboiements. Il rejoint le perron de l'immeuble — un bâtiment ancien, élégant, dont les longues fenêtres sont protégées d'épais barreaux. Dans le ciel, des oiseaux piaillent en formant un triangle hésitant. Il respire à pleins poumons, mais s'étrangle. Derrière l'immeuble s'écoule la rivière Ljubljanica qui remugle des odeurs d'eau stagnante et d'égout. Il comprend qu'il ne pourra pas rejoindre ses collègues, que la distance entre lui et la foule — cette masse qui le dévisage, fouille son visage, à la recherche d'un élément, grisée par l'irruption du sordide — ne cessera pas d'augmenter. Il tourne le dos à l'amas de gens, de voitures, au bleu-rouge indécent des

gyrophares, au brouhaha, et s'engouffre dans l'immeuble.

L'entrée donne sur un large couloir, plutôt sombre. Du carrelage en dalles de marbre s'arrache un escalier en colimaçon qui s'entortille vers les étages supérieurs et plagie l'intérieur d'une conque. Perdu, Anton gravit les premières marches en évitant de se faire bousculer. Hommes et femmes, des visages anonymes, mais identifiables par leurs uniformes, courent sans prêter attention à sa présence.

La richesse des lieux — l'épais tapis qui recouvre l'escalier, la rambarde en bois noble, les éclairages tamisés — et le mouvement circulaire de son ascension lui font tourner la tête. Il devrait être dehors, avec ses coéquipiers, à demander aux passants de passer leur chemin. Le jeune homme n'est pas à sa place. Il hésite parce qu'il ressent une appréhension comparable à la peur du vide, un vertige nauséux, comme en cet instant rapide qui donne l'impression d'avoir déjà vécu cet événement sans qu'on se l'explique. Sa conscience de la transgression alimentaire le feu qui lui brûle l'estomac et le force à continuer.

Immobile devant la porte ouverte de l'appartement, il écoute les voix, sans réfléchir, sans prê-

ter attention au parquet qui grince sous les pas, au crépitement des flashes. Le jeune homme traverse un couloir. Il se dirige vers la pièce qui abrite l'orage silencieux.

Les murs de la chambre sont recouverts d'une tapisserie dont le motif lourd et compliqué rétrécit l'espace. Dans cette pièce, on ne trouve qu'une large commode, un miroir au cadre doré sur pied, un grand lit défait. Des habits et des sous-vêtements jonchent le sol. Une paire de chaussures brillantes aux bouts carrés attend près du miroir. Ici encore, le parquet craque sous les pas des intrus qui fourmillent en tous sens. Anton Pavlov lève la tête — il cherche à retarder l'instant de la découverte, éviter l'élément incongru à l'origine de ce spectacle absurde, et peut-être sans se l'avouer à l'origine de sa présence — et observe les fissures qui s'étendent dans le plâtre d'une moulure à l'autre. Un tableau surplombe le lit ; un anneau de métal retenant trois lourdes chaînes semble surgir du mur d'en face. Au bout de chaque chaîne, un collier en cuir usé patiente, ouvert, inutile à présent. Le blanc rapide d'un flash efface la scène — ultime tentative, ironie de négation, le blanc du flash qui lave la scène devant les yeux pour mieux l'incruster dans une

mémoire électronique ; mais celle-ci réapparaît immédiatement, encore plus présente à mesure que les pupilles se réadaptent. Le décor prend forme sous ses yeux, s'impose à lui sans lui laisser le temps de réaliser qu'il s'inscrit dans la rupture. Anton quitte le commun.

À l'étage supérieur, un enfant en bas âge pleure. À six ans, Anton geint de la même manière lorsque ses parents le préparent — pull tricoté qui gratte et chaussures trop serrées — pour la visite dominicale dans le petit appartement de banlieue des grands-parents. Il se souvient des brioches dont il se remplit la bouche, du sirop trop sucré. Les palabres des grandes personnes l'ennuient, alors il observe les dessins compliqués du napperon brodé qui recouvre le dessus de la télévision ; compter les embranchements, les nœuds, s'attarder sur l'objet, sa structure, sa complexité, et un jour, on ne sait pourquoi, le considérer dans son entier, alors qu'on pense si bien le connaître, et s'effrayer de toute sa laideur, soudain présente.

Un homme accroupi au centre de la chambre se relève brutalement — Faut que je sorte, ça me fout la gerbe ; il effleure Anton. Son retrait engendre l'apparition de l'anomalie. Cette irruption, comme une fêlure dans l'espace, secoue des

DU MÊME AUTEUR

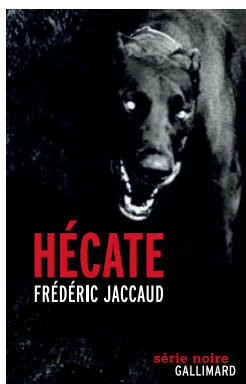
*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection Série Noire*

LA NUIT, 2013

*Chez d'autres éditeurs*

MONSTRE : UNE ENFANCE, Éditions Calmann-Lévy, coll. « Inter-  
stices », 2010



*Hécate*

FRÉDÉRIC JACCAUD

Couverture :

D'après photo © Karl-Roland  
Schröter / Getty Images.

Cette édition électronique du livre  
*Hécate* de FRÉDÉRIC JACCAUD  
a été réalisée le 13 décembre 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(EAN : 9782070143658 – Numéro d'édition : 260504).

Code Sodis : N59766 – EAN : 9782072524523.

Numéro d'édition : 260506.